
AMNESIA
FRÉDÉRIQUE VERVOORT
UPblisher
EXTRAIT

FRÉDÉRIQUE VERVOORT

AMNESIA

UPblisher.com

PROLOGUE

Monsieur,

Vous ne me connaissez pas, du moins c'est ce que vous penserez dans un premier temps, et comment ne pas vous donner raison ? Vous aurez beau chercher dans vos connaissances, récentes ou passées, je peux vous assurer que la pêche sera infructueuse. Vous serez étonné, je présume, de trouver cette lettre dans votre courrier postal et non parachutée dans votre boîte mail, comme cela devient l'usage. Pourtant, je connais cette adresse-là aussi, n'ayez crainte… Mais j'aime l'idée de vous voir fouiller dans l'habituel fatras de factures et de journaux publicitaires pour découvrir cette enveloppe bleue à l'ancienne, et parfumée, s'il vous plaît !

Certes, le parfum est reconnaissable, le papier se vend dans toutes les bonnes maisons de plume, quant à l'écriture… je vous avoue que, malgré ma répugnance à utiliser les techniques de notre siècle, j'ai dû recourir à un ordinateur, prudence est mère de sûreté n'est-ce pas ?

Croyez que je le déplore, on ne manie plus assez la plume de nos jours, bientôt les enfants ne pourront plus écrire qu'avec un seul pouce tapoteur et nous serons bien seuls, vous et moi…

Trêve de digressions : pourquoi vous écrirais-je ?

Hypothèse romantique, je suis une amoureuse transie et incomprise et je désire par-dessus tout vous faire partager les élans de mon cœur…

Seulement, malgré le papier bleu et le parfum, suis-je vraiment une femme ? Mon Dieu, je vous crois ouvert d'esprit mais peu attiré par les éphèbes, donc topons-la, je suis une femme, c'est une légère concession, juste un petit coin du voile que je daigne lever pour vous… Cela vous avancera si peu.

Parce que, il faut bien l'avouer, à quoi nous mène ce courrier, quel est l'objet de ma demande pour parler le langage d'internet ?

Eh bien, suivant les bons vieux rituels des feuilletons populaires d'antan : suite au prochain numéro, et patience, donc.

Judith

PS. Je devine que, mû par une curiosité bien naturelle, vous lirez ma seconde missive, sachez seulement que, dans le cas contraire, des événements très fâcheux pourraient survenir…

CHAPITRE 1

La dernière phrase toucha au but. Comme une flèche bien acérée, elle se ficha dans la cible de son incompréhension et il en ressentit les vibrations avec une acuité désagréable. Il avait trouvé la lettre, en effet, au milieu d'un fouillis de catalogues publicitaires destinés au vide-ordures, de factures d'électricité, d'un rappel très agaçant de procès-verbal pour mauvais stationnement et d'un folder vantant les dons de Moussa Ben Ali, retours d'affection et désenvoûtements garantis.

À première vue, la lettre bleue lui était bien adressée : Monsieur Éric Berthier, quai de Gaulle… Liège. Il n'y avait aucun doute. Et, comme la signataire de cette missive improbable le lui faisait remarquer, le papier exhalait une odeur sucrée de violette, un peu démodée. Marion pourrait sans doute l'identifier d'un seul reniflement, elle qui se vantait toujours d'avoir « un nez », alors que lui, pauvre fumeur, aurait été incapable de détecter les miasmes d'un incendie au milieu du brasier… Mais Marion était en Italie, il devrait donc ronger son frein. Ces derniers temps, sa vie se réduisait de plus en plus à attendre Marion, de retour de conférences. Une Marion importante et fatiguée, qui se ruait sur le canapé du salon en envoyant valdinguer ses chaussures et se proclamait invariablement « morte ».

En réalité, il n'y avait rien de plus vivant que les petites morts de cette fille. L'appartement était triste et silencieux sans elle. Et Éric n'avait aucun don pour le désordre. Les pièces restaient donc dans l'empois d'une funèbre vacuité en attendant que la jeune femme ne les emplisse à nouveau de son foutoir roboratif.

C'est d'un pas lourd, la lettre tenue du bout des doigts avec une sorte de répugnance, qu'il pénétra chez lui. L'appartement était à son nom. Marion n'avait pas souhaité s'associer à l'achat. Elle se voulait libre, sans entraves d'aucune sorte, mobilières ou sentimentales. Elle rendait visite à ses parents trois fois par an, pour un anniversaire ou une fête répertoriée à leur calendrier bourgeois, et cela lui suffisait. Pour le reste, elle gagnait convenablement sa vie et professait un mépris certain pour un nouvel amarrage conjugal. Une première expérience désastreuse l'avait guérie de toute velléité de nidification, ce qui n'empêchait ni le désir, ni la passion… Elle était cardiologue, elle aimait son métier, les congrès exotiques, le jazz et le soleil. Son cabinet, situé au centre-ville, ne désemplissait pas. Ses journées étaient trop courtes. Mais elle offrait à Éric, qu'elle disait aimer depuis l'enfance, des nuits brèves et fulgurantes. Ils s'étaient connus au lycée (Marion, à l'époque, était interne, ce qui lui conférait une aura particulière, ses parents séjournant régulièrement à l'étranger), puis, quand lesdits parents s'étaient décidés à récupérer leur fille adolescente, Éric l'avait perdue de vue. Il en avait été assez peu affecté. Marion avait sans doute tendance à réécrire l'histoire d'un

premier coup de foudre imaginaire. Lui, il s'en souvenait, la trouvait trop jeune. Deux ans, à leur âge, c'était un gouffre.

Marion et lui s'étaient retrouvés, plus de deux décennies plus tard, par un hasard de vaudeville, chez des amis communs. Entre-temps chacun avait connu de son côté l'expérience du mariage et du démariage. Ils avaient du temps à rattraper tous les deux. La quarantaine les guettait. Marion ne voulait pas d'enfants. Elle appartenait à cette catégorie assez rare de femmes qui refusent de se prolonger et restent insensibles au tic-tac de l'horloge biologique. Résultat : à trente-huit ans elle exhibait un corps de gamine tout juste pubère et une affriolante frimousse de brune aux yeux bleus dont la fausse candeur en avait égaré plus d'un. Mais avec Éric, elle avait retrouvé l'équilibre – disait-elle – même si elle s'éclipsait volontiers quand, un week-end sur deux, il recueillait chez lui Théo, le fruit de son premier mariage : un garçon de onze ans, mutique et calme, qui considérait toujours son père avec un air désapprobateur et vivait le nez plongé dans un écran truffé de monstres extraterrestres. Il ressemblait en cela à Maud, sa mère, que n'agitait jamais l'ombre d'une émotion. Elle avait accepté le divorce avec la même placidité qu'elle s'était laissé épouser. No comment, semblait être sa devise. Cette impassibilité, au début, avait charmé Éric, qui y voyait la séduction de l'eau dormante, d'autant plus que Maud était dotée d'un physique d'héroïne romantique et travaillait comme bibliothécaire, ce qu'il avait toujours associé, Dieu sait pourquoi, à une couverture d'espionne anglo-saxonne. Il avait dû vite déchanter. Maud, en dépit de son prénom et de son métier,

était un réceptacle vide. Du moins, rien jusqu'à présent n'avait réussi à lui ôter cette présomption du cerveau. Maud, de toute façon, c'était de l'histoire ancienne. Et il fallait lui reconnaître une qualité : elle se faisait oublier à la vitesse de la lumière.

Éric posa la lettre sur la table du salon et entreprit de se débarrasser de son imperméable et du sac de toile cirée qui contenait ses copies.

Il était perplexe. Un peu excité aussi. Un courrier pareil, cela pimentait une journée qui s'annonçait pourtant prévisible. Il prit le temps de se verser un whisky sur une montagne de glaçons, d'affirmer voluptueusement la plante de ses pieds nus sur le parquet (il détestait les pantoufles depuis que Marion lui avait dit qu'il avait des orteils sexy), avant de reprendre sa lecture. Le papier à gros grain était de bonne facture ; la police choisie pour l'écriture, chantournée et tout en arabesques, s'accordait au style un peu ampoulé, qui sentait son siècle dernier, tout comme le parfum de violette qui émanait de l'enveloppe. Quant au message, si message il y avait, il était proprement incompréhensible. Tant de circonvolutions pour aboutir… à quoi au juste ? Que désirait cette Judith ? – sans doute un nom d'emprunt. Judith, cela sonnait plus romanesque que Josette ou Liliane. Comme tout le monde, Éric avait en tête des réminiscences de tableaux célèbres où Judith, une princesse juive – croyait-il – décapitait sans trembler un général assyrien, Holopherne. Cela n'augurait rien de bon, même si Éric ne voyait pas du tout en quoi Holopherne et lui partageaient

une quelconque ressemblance. De toute façon, une évidence s'imposait : les Judith paraissaient dangereusement tordues. Mais la sienne (le possessif lui vint spontanément à l'esprit) avait vu juste. Cela ne lui déplaisait pas. En revanche, il n'aimait pas du tout le post-scriptum, chargé d'ombres. De quels éléments fâcheux voulait-elle le menacer ? Et surtout pourquoi ? Il ne se voyait aucun ennemi. Maud ne semblait pas du genre à lui faire payer une pension alimentaire supplémentaire, mais peut-être que l'eau dormante masquait des fonds boueux ? Cette pensée lui procura un malaise qu'il noya dans une gorgée de whisky. Ridicule. Pas son genre.

Ses élèves alors ? La plupart se débattaient avec l'âge ingrat mais aucun n'aurait eu l'idée de se venger d'un bulletin médiocre. Ils s'en fichaient, pour la plupart, d'une manière abyssale, et d'ailleurs l'absence de fautes d'orthographe et la correction de la syntaxe plaidaient pour eux. Pas cap.

Donc ? Éric replia le rectangle de papier. On verrait plus tard. Pour l'instant, il avait cinquante dissertations à corriger, un dîner à commander chez un traiteur chinois qu'il aimait bien. Marion appréciait ces sortes d'attentions lorsqu'elle rentrait de voyage. Il ne l'attendait pas avant 21 heures. Il avait tout le temps.

***

— C'est une dingue, non ? Méfie-toi quand même…

Marion venait de reposer ses baguettes sur la nappe éclaboussée de vin. Ils avaient peut-être abusé. Les retrouvailles nécessitaient parfois des étreintes arrosées. Marion se retenait de bâiller : la fatigue du voyage se faisait sentir. Des cernes soulignaient ses yeux. Ils n'en paraissaient que plus clairs. Une fois de plus Éric se dit qu'il avait de la chance d'héberger sous son toit cette jolie intermittente de l'amour. Une cohabitation plus formelle leur aurait semblé fastidieuse, ou génératrice de périls potentiels. Ils avaient donné, tous les deux. Quand Éric recevait son fils, ou lorsqu'elle désirait hiberner vingt-quatre heures (cela pouvait arriver en plein mois d'août) Marion se retirait dans le petit studio qui jouxtait son cabinet ou se choisissait une chambre dans un hôtel confortable, avec un spa de préférence. Il lui arrivait aussi de dormir chez Émilie, une amie collègue qui possédait une maison près du CHU, où elles travaillaient toutes les deux une fois par semaine. Marion, qui sortait d'une conjugalité possessive, assortie d'une villa de douze pièces, de repas de famille interminables et de scènes de ménage à grand spectacle, adorait à la fois cette vie nomade et l'existence sérénisante que lui offrait Éric.

— Surtout, je ne comprends pas… Que me veut-elle ?

Marion s'empara de l'enveloppe et la huma :

— Guerlain. Trop sucré. Elle la reposa, en plein dans une tache de bordeaux.

— Je parie que ça t'excite ! Une belle inconnue qui se languit pour toi, avoue que ça te flatte, non ?

Éric se mit à rire.

— C'est sans doute une matrone de cent kilos qui se fait un film… Je vais observer le voisinage ! Plus sérieusement, la nana semble plus menaçante qu'amoureuse. Tu as lu sa dernière phrase ?

— Oui, et cela m'inquiète un peu… Il y a tant de psychopathes en liberté…

Devant l'air soudain angoissé d'Éric, Marion éclata de rire à son tour.

— Si tu voyais ta tête ! Allons, sois un homme, mon fils ! Je te connais, tu es pur comme de l'eau de roche, qui te voudrait du mal ?

Éric fit la moue. Cela l'agaçait presque que Marion ait si bonne opinion de lui. Pur comme de l'eau de roche pouvait signifier insipide, lisse, étale… Sans surprise, enfin… Toute caractéristique qu'une femme comme Marion pourrait rejeter à long terme, quand elle se serait lassée de la nouveauté d'une vie dépourvue d'aspérité.

— En tout cas, cette lettre, je ne l'ai pas rêvée. Et ma correspondante…

— Judith !

— Judith, donc, connaît mon adresse, ce que je trouve profondément dérangeant !

— Bien, si elle récidive, tu peux toujours porter plainte.

— N'exagérons pas. Il n'y a encore rien de concret…

— « Encore », dis-tu… Tu te méfies donc de « l'après » ?

Éric crispa les mâchoires. Cette conversation finissait par lui sembler oiseuse. Les cernes de Marion, son épaule qui émergeait, comme un frêle esquif, de l'embrouillamini soyeux de son peignoir mal fermé, lui semblaient mériter une attention autrement soutenue. Il se pencha par-dessus la table, renversant un verre au passage :

— Tu es de garde, demain ?

Pour toute réponse, Marion sourit et délaça sa ceinture.

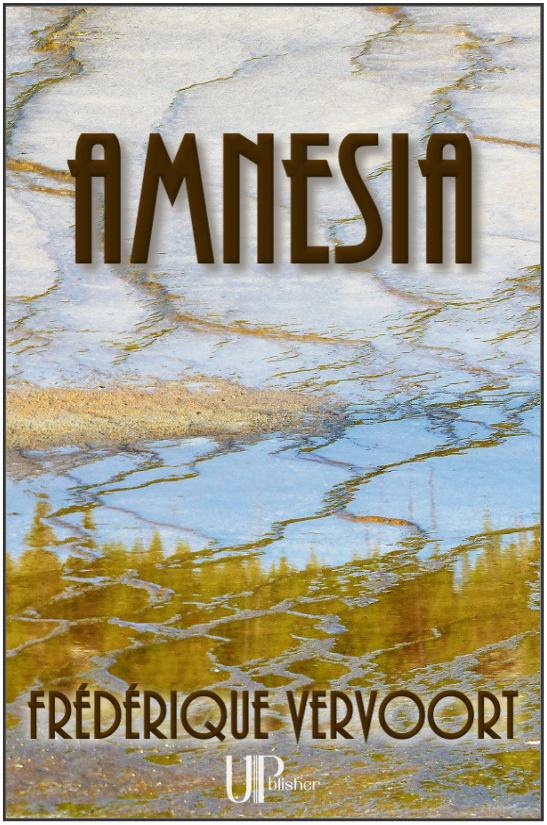
CHAPITRE 2

Éric,

Oui, je m'accorde la privauté de vous donner votre prénom, puisque nous avons déjà fait connaissance. Ce « Monsieur » empesé, me semble à présent d'une hypocrisie malvenue.

Cette nouvelle lettre donnera-t-elle plus d'informations à Éric sur l'étrange comportement de son auteure… pour le savoir retournez sur la fiche de l'œuvre et téléchargez Amnesia.

Frédérique Vervoort vous en remercie et vous souhaite une bonne lecture



N° ISBN: 978-2-7599-0249-1

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com